

Culture québécoise et tradition

Claude Paradis

Numéro 102, été 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/58628ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paradis, C. (1996). Culture québécoise et tradition. *Québec français*, (102), 48–50.

Culture québécoise et tradition

par Claude Paradis*

Prologue (à une réflexion sur la culture)

La culture est ce qui nous définit, collectivement ainsi qu'individuellement. Nous sommes beaucoup ce que nous véhiculons ou avons véhiculé de messages et de réflexions (sur nous-mêmes ou sur les autres à partir, toujours, de ce que nous comprenons d'eux). Ainsi, un tableau de Riopelle, une chanson de Séguin, comme un poème de Miron ou un roman de Ducharme, une pièce de Tremblay ou un film de Carle peuvent nous révéler beaucoup de secrets intérieurs de notre collectivité, de ce qui, aussi, contribue finalement à notre croissance individuelle. Plus encore, les chansons de la Bolduc, l'œuvre de Félix-Antoine Savard, comme celles d'un Albert Laberge, d'une Germaine Guévremont, d'un Saint-Denys Garneau ou d'un Émile Nelligan sont essentielles pour qui veut saisir d'où viennent nos questions actuelles, nos quêtes et nos espoirs.

Qui sommes-nous ? Nous sommes ce que nous avons fait de nous, et comment comprendre cela sans ces nombreuses traces (empreintes) inscrites dans la mémoire collective : notre culture. Mais qui, dans la collectivité contemporaine, outre les spécialistes de la littérature, de l'histoire et de l'histoire de l'art, peut se vanter de connaître un minimum d'éléments de la culture du Québec ? Très peu d'individus, malheureusement. Et ce n'est pas parce que cette culture québécoise (littéraire, artistique et historique) manque d'intérêt, mais seulement parce que jamais notre système d'éducation, au Québec, n'a daigné s'y intéresser de manière rigoureuse et suivie. Seuls quelques passionnés (ou amoureux fous) de cette culture ont jugé bon de la transmettre aux plus jeunes, chaque fois en suscitant, chez ces plus jeunes, un vif intérêt, un réel plaisir.

Parce que j'enseigne le cours appelé **Littérature québécoise** (3^{ème} cours de français de la réforme de l'enseignement au niveau collégial), je me suis imprégné de la culture québécoise (surtout littéraire et historique) depuis l'été dernier et je confesse y avoir fait des découvertes remarquables... Pourquoi n'avais-je pas lu plus tôt *Angeline de Montbrun* de Laure Conan, *La Scouine* d'Albert Laberge et *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy ? Parce que l'urgence était ailleurs... Mais pourquoi l'urgence n'était-elle pas du côté de « ma » culture ? La réponse est simple : parce qu'on ne lui accordait nulle place réelle dans le système d'éducation dans lequel j'ai reçu a formation... Et celui dans lequel j'œuvre aujourd'hui, à titre de « formateur », ne lui fait guère plus de place !

Je crois qu'il existe divers moyens de juger d'une littérature – la complexité des œuvres et leur souplesse stylistique en sont à mon avis des moyens surestimés, surexploités – dont l'écho que cette littérature évoque d'une société donnée. Ne pas tenir compte de cet écho peut signifier une trahison de la littérature qui demeure, avant toute chose, un fragmentaire état de l'humanité. Issue de l'homme, la littérature nous ramène toujours à lui, à ce qu'il est... La littérature nous représente, nous montre qui nous sommes et qui nous avons été (et qui nous sommes encore par l'inscription d'une tradition) ; en elle, nous consentons à dire si nous allons persister.

Culture québécoise et tradition

[...] la tradition constitue à sa manière une mémoire d'un caractère singulier. Si elle reporte au passé, ce n'est pas en remontant le fil des événements avec le souci d'en refaire le récit fidèle et d'en dégager les causes, mais avant tout pour y trouver la légitimité des actions du présent. Fernand Dumont, *L'Avenir de la mémoire*, Québec, Nuit Blanche éditeur, 1995, p. 15.

Ce qui fait sans doute défaut à la culture québécoise des dernières années, ou plutôt à l'enseignement et à l'évolution de cette idée d'une culture québécoise, est à mon avis l'absence de tradition. Par crainte de conformisme, par honte d'un quelconque nationalisme, ou par colonialisme déguisé, nous avons sabordé le projet d'élaborer un profil observable de ce qui constitue l'histoire de notre culture et de ce qui a contribué à jeter les fondations de cette culture – qu'elle soit littéraire ou artistique, populaire ou savante.

Ainsi, lorsque nous abordons l'étude de la littérature au Québec, jamais n'osons-nous le faire à partir de notre propre littérature. Toujours nous entamons nos lectures sous l'angle des horizons grand ouverts. Nous avons si peur de notre petitesse que nous nous écrasons sous le poids des cultures plus larges où, certes, nous pouvons retrouver une part de nos origines. Mais si Rabelais fait partie de notre patrimoine linguistique et littéraire, peut-on prétendre qu'il est de notre culture, nous qui à cette époque avions du monde une vision fort différente ? Dans l'idée de culture, déjà le Québécois existait au temps de Rabelais (français, lui) et, s'il n'avait

encore l'opportunité de s'exprimer (littérairement du moins), il n'en réfléchissait pas moins, lui qui était confronté au choc de la culture amérindienne, lui qui découvrait la beauté et l'austérité du climat québécois... Une idée de culture, ici, germe, bien distante de celle qui atteignait sa puberté sur l'autre continent. Rabelais nous appartient-il vraiment ? Je ne le crois pas. C'est déjà pour nous, Québécois, une culture étrangère même si elle s'exprime dans une langue similaire à la nôtre, une langue dans laquelle nous sentons, certes, avoir beaucoup puisé...

C'est cette même langue qui nous tient à proximité de Corneille et de Molière, de Voltaire et de Rousseau, de Diderot aussi... La langue seulement. La tradition, elle, nous éloigne quelque peu de ces grands auteurs : nous qui, à ces époques, défrichons, cultivons et travaillons à notre survie sur le continent américain ; nous qui sommes artisans, et d'habiles artisans en plus... Une culture se dessine ici alors qui n'a de commun avec la France que la langue et certaines façons de composer avec les éléments, de poser les gestes du quotidien... Encore que ces façons de faire ont déjà subi l'influence de la distance d'avec l'Europe et de la proximité d'avec les cultures amérindiennes. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, nous sommes d'Amérique française plus que d'Europe...

Au XIX^e siècle, par Chateaubriand, nous avons peut-être l'impression de nous être rapprochés de la France. Ne nous y trompons pas : la distance s'accroît. Le regard que cet écrivain porte sur l'Amérique, dans *Atala*, est d'un pur exotisme. Ce monde est le nôtre, mais la vision qui nous le communique est étrangère au point de nous empêcher de le reconnaître véritablement... Puis il y a Hugo.

Peut-on vraiment croire que Victor Hugo nous appartienne ? Nous, il nous faudra au moins un siècle avant de nous sentir en confiance avec l'idée de culture ; bien avant cette confiance (qui est encore timide chez nous en 1996), Hugo fonçait tête bien haute dans la langue... Hugo instaure de manière définitive la fierté d'être français. Hugo, c'est la culture française dans tout son foisonnement. Hugo, c'est tout Molière et c'est tout Rabelais ; c'est un peu Villon et c'est un peu Montaigne. Après Hugo, tout est possible et tout est permis : Baudelaire, Rimbaud et Mallarmé peuvent venir ; Stendhal, Balzac, Zola... La distance avec l'Amérique est complète. Hugo ne nous appartient guère plus que Tolstoï ou Kerouac... C'est la langue qui nous a trompés. La langue et l'élite canadienne-française du XIX^e siècle.

Crémazie et Fréchette ont temporairement ralenti l'idée de culture québécoise en cherchant, bien naïvement, à trop imiter leurs modèles français. Du même coup et malgré cela, ils ont contribué à ce qu'émerge ici une culture lettrée qui permette d'enregistrer la culture populaire jusque-là confinée à l'oralité et aux aléas de la mémoire. C'est au XIX^e siècle que s'inscrit réellement le début de la culture québécoise. Dès lors, c'est par la littérature que nous prenons conscience d'une tradition culturelle déjà riche et savoureuse...

L'Ethnologie le reconnaît : nous sommes redevables à ces écrivains qui ont bien voulu retranscrire nos habitudes, nos mœurs, nos traditions. Dans la compréhension de ce qu'est la culture québécoise, il est presque scandaleux de ne jamais visiter ces auteurs : Philippe Aubert de Gaspé (*les Anciens Canadiens*), François-Xavier Garneau, Crémazie, Fréchette, Buies et nombre d'autres nous rapprochent de nous-mêmes.

Je le sais, nous devons garder nos horizons ouverts sur l'extérieur — et je suis bien d'accord. Mais, dans l'enseignement de la culture (d'une histoire de la culture) au Québec, nous avons tellement voulu rester ouverts que nous nous sommes fermés à nous-mêmes !

Avec le XX^e siècle, une confusion nous étourdira. Paris devient un carrefour international des Arts. La culture littéraire française en sort gagnante, au point où, encore de nos jours, de nombreux écrivains étrangers s'installant à Paris sont inscrits d'emblée dans la tradition culturelle de la France. Et quand nous abordons l'enseignement de la littérature, nous croyons que c'est un crime de couper nos jeunes de cette richesse culturelle qui nous appartient de droit puisque nous parta-

geons une même langue... Ne pas enseigner Camus, par exemple, serait un crime contre la culture ! Mais Savard, mais Saint-Denys Garneau, mais Gabrielle Roy, mais Anne Hébert, mais André Langevin, mais Aquin, Ducharme, Tremblay, mais Miron, Godin, Lapointe, mais Élise Turcotte, Francine Noël, mais Jacques Brault, Robert Melançon, mais... la tradition de notre propre culture ?

Dans l'enseignement, nous avons complètement occulté cette tradition. Nous enseignons Poulin parmi les Camus et Sartre ; nous intégrons Tremblay à Ionesco et à Molière. Par peur du sectarisme, nous avons tout confondu et certains jeunes sont surpris d'apprendre que Rimbaud n'est pas québécois même s'ils l'ont étudié en même temps que Nelligan... ; que Saint-Denys Garneau n'est pas français, lui qui figure pourtant, comme unique Québécois, dans quelque anthologie de la poésie française. Quant à Savard, à qui l'on doit tout de même *Menaud, Maître-draveur*, nul ne le connaît ; ni Jean Aubert Loranger, ni Albert Laberge... Ni même Jacques Brault et Gaston Miron !

*[...] alors qu'on s'inquiète de la qualité de la langue que parlent et écrivent les jeunes, on devrait se soucier tout autant de l'amnésie qui les guette.*¹

En refusant d'élaborer un enseignement de la culture québécoise, en refusant d'en esquisser la tradition, nous avons soustrait, à plusieurs Québécois, la notion d'identité. En voulant leur ouvrir les horizons de la culture, nous leur avons bloqué les horizons qui leur auraient permis de se nommer eux-mêmes, de se reconnaître et de mieux contribuer à la croissance de leur société. Ce faisant, nous contribuons à empêcher de reconnaître qui nous sommes ; nous finissons même par ne plus savoir qui nous sommes ! Nous avons préféré être petits, ne pas exister, de la même manière que nous nous sommes refusé le droit d'être autonome, le droit et le privilège d'être un peuple indépendant.

Épilogue (pour une réflexion sur la culture)

Je ne veux pas conclure. Rien n'est assuré : rien ne peut être conclu. J'ai tenté d'exprimer mes inquiétudes face à la culture que je pense être la mienne, être la nôtre. Je regarde tout autour de moi et je vois des traces encore fraîches d'une démarche que je reconnais être « nôtre » ; la culture est vivante. L'enseignement n'en tient pas suffisamment compte et cela m'ennuie. Je préfère laisser à Jacques Brault le soin d'exposer, pour terminer, l'ambiguïté et la fragilité qui nous définissent...

* Poète et professeur de français, Cégep de Sainte-Foy.


Note

1. Fernand DUMONT, *L'Avenir de la mémoire*, Québec, Nuit Blanche éditeur, 1995, p. 83.

Les saisons passent. Nous demeurons. Notre courte histoire ressemble à un album de famille. Nous nous connaissons tous, du manœuvre au premier ministre. Nous nous accordons une âme collective. Quelle est-elle ? Nous l'ignorons. Nos romans et nos chansons, nos films et nos tableaux, nos façons de bâtir, de manger, de jouer, de souffrir, d'aimer, tout notre être répandu en ouvrages et en activités n'a de cesse qu'il n'ait esquissé une réponse qui n'existe pas mais qui, pendant que nous la cherchons, donne le sentiment d'exister.

Existons-nous vraiment ? Nos poètes, d'Émile Nelligan à Michel Beaulieu en passant par Saint-Denys Gameau et Gaston Miron, reprennent inlassablement ce thème problématique. Parfois dans la dérision, parfois dans l'amertume. Notre tendresse native n'a pas le temps, n'a jamais eu le temps de s'épanouir ou de s'affermir. Nous devons sans cesse résister, protester, calculer, refuser. Pourquoi ? Le temps nous manque ; nous avons l'impression qu'il ne nous fait pas confiance. Et nous ne comprenons pas. Une culture, nous le savons, s'élabore avec le temps (dans et par le temps), et si notre passé ne pèse pas lourd (ce qui est une occasion de liberté), notre avenir semble plutôt précaire. Nous nous rabattons sur le présent, presque au jour le jour. C'est qu'il y a beaucoup d'espace, beaucoup trop d'espace entre nous – et en nous. L'espace nous tient lieu de temps.

Jacques Brault, « Lettre à des amis inconnus », *La poussière du chemin*, Éditions Boréal, 1989, p. 14.



NCT
SAISON 1996-1997

LES PASSEURS DE L'IMAGINAIRE

DU 2 OCTOBRE AU 23 OCTOBRE
DOM JUAN
de Molière
mes : Serge Denoncourt
Théâtre du Trident

*Théâtre de répertoire
salle Devisé-Pelletier*

DU 6 NOVEMBRE AU 4 DÉCEMBRE
BOUSILLE ET LES JUSTES
de Gratien Gélinas
mes : Fernand Rainville
Théâtre ProFusion

DU 28 JANVIER AU 20 FÉVRIER
LUCRÈCE BORGIA
de Victor Hugo
mes : Claude Poissant

DU 11 MARS AU 5 AVRIL
MOMAN
texte et interprétation de Louise Dussault
mes : Pierre Rousseau

DU 16 AU 24 OCTOBRE
ALPHONSE
texte et interprétation
de Wajdi Mouawad
L'Arrière-Scène

*Théâtre de création
Salle Fred-Barry*

DU 20 NOVEMBRE AU 8 DÉCEMBRE
L'ANGE ET LE CORBEAU
de Francis Monmart
Théâtre Les Trois Arcs

DU 2 AU 19 AVRIL
CANDIDE
de Voltaire
Théâtre du Sous-Marin Jaune

DU 22 AVRIL AU 2 MAI
CONTES D'URBAINS
d'auteurs professionnels
et étudiants
Théâtre Urbi et Orbi

ABONNEZ-VOUS À LA NCT
2 5 3 - 8 9 7 4